



LES HEURES TENDRES

Drame contemporain en 5 actes

De Eric Fernandez Léger

Ce texte est offert gracieusement à la lecture.
Avant toute exploitation
publique, professionnelle ou amateur,
vous devez obtenir l'autorisation de la SACD : www.sacd.fr

Pour toutes questions, contactez-moi par mail :
frndzeric@gmail.com

LES HEURES TENDRES

Drame contemporain en 5 actes

De Eric Fernandez Léger

Préface

Écrire le soin n'est jamais un acte neutre. Le représenter encore moins. Car parler de ceux qui veillent — sans titre glorieux, sans bruit, sans miracle — exige une langue capable de contenir la complexité du geste invisible : cette main qui borde sans bruit, ce silence qui accompagne, ce regard qui soutient sans s'imposer. La pièce que vous vous apprêtez à lire — ou à entendre — est de celles qui n'illustrent pas le réel, mais qui l'ouvrent. Non pas pour mieux l'expliquer, mais pour en éclairer les plis, les voix basses, les tensions tues.

Dans cette partition à plusieurs voix, nul pathos, nulle posture démonstrative. Le théâtre s'y fait chambre sensible, cahier de veille, outil d'écoute. Les personnages — soignants, résidents, figures passantes — ne sont pas là pour édifier ou attendrir, mais pour

porter haut une humanité travaillée par l'effort, la fatigue, l'attachement lucide. L'auteur y trace une ligne fragile mais persistante : celle d'une poésie qui ne détourne pas du monde, mais qui le traverse, en le rendant plus habitable.

Le travail qui suit s'inscrit dans une tradition rare : celle d'un théâtre à hauteur d'homme, qui emprunte au quotidien ses silences, ses éclats de rire, ses douleurs discrètes — et les transforme, non en symboles, mais en signes vivants, partageables. On y entend des voix que la scène oublie trop souvent : celles des femmes et des hommes qui tiennent les corps, réparent les absences, plient le linge comme on plie une promesse. On y perçoit des chœurs inattendus, dans des salles de pause, autour de biscuits mous, dans des gestes mille fois répétés et pourtant chaque fois premiers. Et surtout, on y découvre un style, une voix, une langue dramaturgique profondément contemporaine, qui n'oppose pas la poésie au réel mais les noue dans une même vibration.

Cette œuvre n'apporte pas de réponse. Elle donne forme aux questions que soulève la permanence : que reste-t-il de nous dans ce que nous donnons chaque jour ? Que faire de notre propre fatigue quand on est censé tenir celle des autres ? Où loge encore la joie quand tout semble s'éroder ?

Ce texte n'exhibe pas des "héros du soin". Il les écoute — dans leurs contradictions, leurs doutes, leurs fragments de vérité. Il leur rend voix et souffle, sans les idéaliser ni les dissoudre. Et en le faisant, il nous engage, nous lecteurs, spectateurs, à une autre posture : non pas admirer, mais reconnaître. Non pas comprendre, mais ressentir. Et peut-être, ensuite, agir autrement.

Eric Fernandez Léger

L'intrigue

Et si le cœur du monde battait là, dans les gestes invisibles de ceux qui tiennent les autres debout ?

Dans les couloirs d'un établissement médico-social, ils veillent, soignent, plient, recousent l'oubli et rapiècent la dignité. Claire, Éléna, Lydia, Youssef et tant d'autres forment une communauté discrète — celle des présences pleines, des fatigues qui n'abdiquent pas, des silences qui soutiennent davantage que les mots.

Cette pièce chorale, à la langue profondément poétique et enracinée dans le réel, fait entendre l'écho fragile et puissant d'un monde qu'on regarde peu mais qui regarde toujours. Les chambres s'ouvrent une à une comme autant de scènes intimes, où l'humour sec, la tendresse cabossée, l'amour discret et la fatigue nue composent un théâtre d'humanité résistante.

Pas de héros ici. Juste des corps qui donnent. Des voix qui tiennent. Et une question posée en creux : comment continue-t-on à aimer, à soigner, à tenir debout — quand tout en soi voudrait se poser ?

ACTE 1

SCÈNE 1

Claire entre lentement. Elle est seule. Elle tient un tablier sur le bras. Elle parle sans regarder le public. Pas de narration : elle pense à voix haute, ou s'adresse au vide comme on parle à quelqu'un qui n'est plus là.

CLAIRE

C'est pas le tissu qui compte. C'est ce qu'il a vu. Un tablier, ça dure trois lavages ou trois années. Moi j'ai les deux. Tu veux qu'il sente

le propre, mais pas trop. Parce qu'ici... un vêtement trop neuf, ça fait peur. Ça annonce du nouveau. Et le nouveau, ici, il n'est jamais joyeux.

Elle secoue doucement le tissu.

Faut le tendre sans le casser. Un tablier mal plié, c'est un matin qui va de travers.

Petit silence.

Hier, Éléna l'a mis à l'envers. L'étiquette devant. Elle souriait, elle disait : « Ça change un peu. » Oui, ça change. Mais le corps, lui, il aime pas qu'on lui mente.

Elle déplie, regarde...

Ce coin-là... il a servi à tamponner une bouche. Pas d'urgence. Juste... quelqu'un qui salivait trop. On croit que le soin, c'est les médicaments. Mais non. Le soin, c'est ce qu'on essuie sans grimacer.

Elle pose le tablier sur la chaise, recommence à le plier plus lentement.

On m'a demandé une fois : « Pourquoi tu fais encore ça, Claire ? » J'ai dit : « Pour ne pas disparaître moi aussi. » Parce qu'ici... quand tu ne touches plus personne, tu commences à devenir transparent.

Elle replie les manches.

Là, c'est pour M. Antoine. Il aime les manches bien roulées. Sinon il les remonte lui-même — et ça lui prend dix minutes. Il ne dit rien, mais je le vois : il préfère quand c'est prêt.

Tu vois, y a des gens... si tu fais leur lit, tu les déranges. Si tu ne le fais pas, t'es négligent. Alors on apprend à doser. À respirer au bon moment. À sortir avant le silence.

Petite pause. Elle regarde autour d'elle.

Le couloir va sentir la soupe au céleri. Toujours le jeudi. Y a aussi l'odeur des désinfectants. L'odeur des pieds qu'on dit rien. Et parfois, une odeur de fleurs. Parce qu'une dame de la ville envoie un bouquet tous les mois, pour "ceux qui restent". On sait pas qui elle est. Mais moi je l'imagine en manteau violet, avec les mains pleines d'oiseaux.

Elle sourit, attend un peu. Puis baisse le ton.

On a perdu une dame la semaine dernière. Discrète. Pas un mot plus haut que l'autre. Quand ils sont venus pour elle, ils ont dit : "Elle était encore chaude." J'ai trouvé ça... violent. Elle était encore là. Elle venait à peine de finir de dire au revoir. Mais eux, ils ont besoin de mettre les mots dans des sacs plastiques. Moi je les plie.

Silence. Elle se relève, tablier plié dans les bras.

Bon. Le jour commence.

Elle ajuste le col sur le cintre imaginaire, sort lentement.

SCÈNE 2

Un fauteuil, une chaise. Une lumière du matin. Éléna entre.

ÉLÉNA (Un verre d'eau dans les mains)

Bonjour monsieur Antoine. C'est moi, Éléna. Je suis nouvelle ici. Je vous ai croisé hier mais vous dormiez... ou bien vous faisiez semblant.

M. ANTOINE (les yeux clos)

Je dormais dans un rêve où personne ne venait me parler. Vous m'avez réveillé.

ÉLÉNA

Je peux revenir plus tard si vous préférez.

M. ANTOINE

Trop tard. Maintenant, vous êtes entrée. Il faudra rester jusqu'à la fin du chapitre. Asseyez-vous sans bruit. Les vieilles oreilles ont peur des souliers nerveux.

Éléna s'assied doucement. Silence.

ÉLÉNA

Je ne connais pas encore tout le monde. On m'a dit : "M. Antoine aime le calme." Et aussi : "Il parle parfois tout seul." Mais là, vous n'êtes pas seul. Je vous écoute.

M. ANTOINE

C'est déjà trop d'attention pour un homme sans montre et sans titre.

ÉLÉNA

Vous avez un titre ! “Monsieur Antoine”, c’est un titre.

M. ANTOINE

C’est une ponctuation. On m’appelait “Docteur”, avant. Et puis j’ai oublié pourquoi.

Petit silence.

ÉLÉNA

On a tous oublié quelque chose. Moi, j’ai oublié la moitié du prénom de mon arrière-grand-mère. Pourtant c’est elle qui m’a appris à plier les draps.

M. ANTOINE

Alors vous avez la mémoire du tissu. C’est rare, ça. La plupart des gens mémorisent ce qui fait du bruit.

ÉLÉNA

Je me souviens mieux quand je touche. Une couverture râpeuse, un bouton froid, un col qui sent le savon. C’est ma façon à moi d’apprendre.

M. ANTOINE

Tactile. Sensorielle. Une mémoire qui ne passe pas par le cerveau. J’aime ça. Moi, je stocke les souvenirs dans les interlignes.

ÉLÉNA

Vous écriviez ?

M. ANTOINE

Non. J'hésitais à écrire. C'est une forme plus subtile d'écriture.

Petite pause.

M. ANTOINE

Dites-moi un mot.

ÉLÉNA

Quel genre de mot ?

M. ANTOINE

Un mot simple. Qui vous accompagne. Comme un caillou dans la poche, un mot que vous trouvez quand vous ne cherchez rien.

ÉLÉNA (Petite hésitation)

“Tisane”.

M. ANTOINE

Tisane... Nonchalant. Un mot qui sent la moiteur des soirs tranquilles. Tisane. Ce n'est pas un mot qui bouge vite. Il s'assoit avant de parler.

ÉLÉNA

C'est un mot que j'ai entendu chez ma grand-mère. À la même heure. Vers dix-sept heures douze. Toujours à cette heure-là, comme si le monde se pliait en deux.

M. ANTOINE

Votre monde a de jolies pliures.

ÉLÉNA

Et vous, vous avez un mot comme ça ?

M. ANTOINE

Oui. "Cependant".

ÉLÉNA

C'est triste, non ? Un peu contrarié, peut-être ?

M. ANTOINE

Non, non. C'est un mot de lien. De passage. Il tient la main de ce qui vient, sans renier ce qui précède. "Je suis seul, cependant..."

"Il pleuvait, cependant..." C'est un mot qui ne renonce pas. (pause)

Vous reviendrez demain, Mademoiselle Tisane ?

ÉLÉNA

Je reviens. Avec un mot neuf dans la poche.

M. ANTOINE

Alors je vous en prépare un en retour. Vous me direz s'il vous va. Je suis bon tailleur, dans ma tête.

Éléna se lève doucement.

ÉLÉNA

Vous voulez que je ferme un peu les volets ? Il y a du soleil sur votre joue.

M. ANTOINE

Non. Je veux qu'il me réchauffe jusqu'au soupir. Vous pouvez partir. Il m'accompagne.

ÉLÉNA

À demain, Antoine.

M. ANTOINE

À demain, Éléna. Et dites à votre grand-mère que je respecte ses horaires.

SCÈNE 3

Un fauteuil. Une table basse. Un miroir à main. Une trousse posée avec soin. Lumière douce d'après-midi.

ÉLÉNA

Je peux m'asseoir un instant ?

MADAME SOREL

Si vous promettez de ne pas juger mes sourcils. Ils vieillissent plus vite que moi.

ÉLÉNA

Ils sont très bien, vos sourcils.

MADAME SOREL

Alors c'est que vous êtes fatiguée ou bien trop polie. Les deux se soignent par le silence.

Elle ouvre la trousse. Un miroir à main. Elle se regarde longuement.

MADAME SOREL

Voilà. Le nez n'a pas bougé. Le front non plus. Ce sont les joues qui s'égarant.

ÉLÉNA

Vous avez une peau très douce.

MADAME SOREL

Je l'ai toujours crainte, ma peau. Trop fine. Trop poreuse. Elle attrapait les émotions comme d'autres attrapent des rhumes.

ÉLÉNA

On dit que la peau garde tout.

MADAME SOREL

Oh, elle oublie aussi... Heureusement. Sinon on aurait des cicatrices pour chaque parole retenue.

Pause — elle sort un rouge à lèvres.

MADAME SOREL

Le rouge, toujours. Même quand la bouche boude. C'est elle qui doit tenir le cap. Il faut une couleur qui dise : "Je suis encore là." Pas hurler. Juste... exister nettement. Sans bavure.

ÉLÉNA

Vous avez un rendez-vous ?

MADAME SOREL

Tous les jours, je me donne rendez-vous avec la femme que j'étais à vingt-huit ans. Parfois, elle est en retard. Parfois, elle ne vient pas du tout. Mais je l'attends.

Petit silence.

ÉLÉNA

Et si elle revenait, vous lui diriez quoi ?

MADAME SOREL

“Tu as bien fait de douter.” Parce qu'il y a des certitudes qu'on regrette plus que les erreurs. (elle pose le rouge à lèvres. Prend un peigne) Les cheveux me résistent aujourd'hui. Ils sentent que je ne suis pas d'humeur constante. Il y a des jours avec. Et il y a les autres. Ceux où les miroirs hésitent à répondre.

ÉLÉNA

Et aujourd'hui, il répond quoi, le miroir ?

MADAME SOREL

Il dit : “Tu m'as trop regardé.” Et il a raison. On finit toujours par se faire peur quand on insiste. (pause — elle fixe son reflet) Vous avez vu cette ride, là ? Juste là, entre les sourires.

ÉLÉNA

C'est une ride de lumière.

MADAME SOREL

C'est une ride de veille. Elle vient des jours où l'on espère sans s'asseoir. (petit silence — elle cherche une bague dans la trousse) J'avais une bague... une toute fine. Mon mari me l'avait offerte.

Enfin, je crois. C'est peut-être un ami. Ou un fiancé. Un homme de passage, en tout cas. Il parlait lentement. Comme quelqu'un qui sait que chaque mot coûte.

ÉLÉNA

Il était poète ?

MADAME SOREL

Non. Il vendait des pommes. Mais c'est pareil, non ? L'un cueille les images, l'autre les fruits. (elle se détourne brièvement du miroir)
Vous savez lire dans les regards ?

ÉLÉNA

J'essaie. Parfois je crois comprendre... et puis ça m'échappe.

MADAME SOREL

C'est normal. Les regards mentent poliment. C'est leur façon à eux de se faire aimer. (pause) J'ai l'air seule, Élénna ?

ÉLÉNA

Je ne sais pas.

MADAME SOREL

Bonne réponse. Il faut se méfier de ceux qui affirment. Seule... non. Dépeuplée, plutôt. Comme une grande maison où les meubles ont la mémoire courte.

Elle range un à un ses objets dans la trousse.

Quand j'ai su que mon fils ne viendrait plus, j'ai décidé de continuer à l'attendre. Tous les dimanches. C'est ma façon de le garder vivant sans lui faire payer sa liberté.

ÉLÉNA

Je peux revenir dimanche, si vous voulez.

MADAME SOREL

Non. Il faut que ce soit lui. Ou personne. Mais si vous passez par là, apportez-moi un mot.

ÉLÉNA

Quel genre de mot ?

MADAME SOREL

Un mot frivole. Qui ne se laisse pas enfermer dans une phrase. Un mot pour les lèvres.

ÉLÉNA

Comme "volupté" ?

MADAME SOREL

Oui... ou "caprice". Ou "moiteur". Ou "trop".

Elle referme sa trousse avec soin.

Je suis prête. Même si personne ne vient.

Elle prend une profonde inspiration.

MADAME SOREL

Rappelle-toi, Éléna : il y a une élégance dans l'absence. Et parfois, c'est en se maquillant pour rien qu'on dit au monde : tu ne m'auras pas sans beauté.

Éléna reste là, debout un moment. Madame Sorel la regarde dans le miroir.

MADAME SOREL

Vous êtes jolie, vous savez.

ÉLÉNA

C'est vous qui me regardez bien.

Elle sort, lentement. Madame Sorel se contemple encore, puis murmure...

MADAME SOREL

Ça tiendra jusqu'à la nuit.

SCÈNE 4

Une petite alcôve du couloir. Une chaise. Un thermos cabossé. Deux gobelets en carton. Lumière d'après-midi, tamisée.

CLAIRE

Tiens. C'est tiède, mais y a plus de sucre que de café. Tu verras pas la différence.

YOUSSEF

Si je ferme les yeux, je peux peut-être croire à une noisette bien serrée. Mais faut fermer fort.

CLAIRE

Ferme pas trop, tu pourrais t'endormir. Et on risquerait d'avoir enfin la paix.

YOUSSEF

Tu crois qu'on saurait quoi en faire, de la paix ?

CLAIRE

Moi, je saurais pas. Je la replierais dans un drap propre, avec une odeur de lessive et un bruit de pluie.

Petite pause — ils boivent.

YOUSSEF

Mme Gerbaud m'a traité de "docteur en courants d'air" ce matin. C'est peut-être un diplôme, ça.

CLAIRE

Tu l'as mérité. Tu passes comme une brise, on sent rien sur le coup, et puis y a un volet qui claque.

YOUSSEF

Et toi, t'es un mur porteur. Si tu cèdes, le plafond tombe.

CLAIRE

C'est pour ça que je grince. Les murs qui grincent préviennent.

Petit silence.

YOUSSEF

Tu trouves pas que c'est un peu... usé, tout ça ?

CLAIRE

Le café ? Ou nous ?

YOUSSEF

Le "tiens, bon courage", les sourires d'épaule, les tournées à l'heure où même les horloges bâillent. Je veux dire : est-ce qu'on continue parce que ça compte, ou juste parce que c'est lundi ?

CLAIRE

Les deux. Et parfois, y a un merci qui sonne juste, entre deux bruits de déambulateur. Et je me dis : tiens, ça valait pas le coup... mais ça valait la peine.

YOUSSEF

Tu te souviens de ta première toilette ?

CLAIRE

Oui. Il s'appelait M. Lionel. Il avait des yeux couleur d'orage et une pudeur comme une armure. J'ai mis dix minutes à oser enlever sa chaussette.

YOUSSEF

Moi j'ai oublié le nom. Mais je me rappelle l'odeur du savon. Citron.

Je me suis dit : "Même vieux, on peut choisir le citron." Ça m'a ému. Je sais pas pourquoi.

CLAIRE

Parce qu'il avait encore le droit à un parfum. Et toi tu découvrais que ce droit-là, c'était pas rien.

YOUSSEF

Oui. Et toi, Claire, tu crois qu'on fait du bien ?

CLAIRE

Franchement ? Certains jours, je me demande si on fait pas juste moins de mal. Mais y a des jours... Des jours où je reçois un regard qui me dit : "Je suis encore là grâce à toi." Et ces jours-là, je ne rends pas ma blouse.

YOUSSEF

J'ai pensé partir, la semaine dernière.

CLAIRE

Et t'es resté pour quoi ?

YOUSSEF

Mme Sorel m'a dit "Tu me poses mes chaussures comme si tu savais que je n'irai nulle part." Et j'ai pas su si c'était une plainte ou une bénédiction. Alors je suis resté. Pour comprendre.

CLAIRE

On comprend jamais vraiment. On reste pour essayer.

Pause.

YOUSSEF

On devrait avoir droit à une médaille.

CLAIRE

Et à un pain au chocolat tiède, aussi. Une vraie récompense.

YOUSSEF

Tu crois qu'on a choisi ça, ou que c'est le soin qui nous a pris ?

CLAIRE

Je crois que le soin, c'est un chien qui s'assoit près de toi. Tu le repousses, il revient. Tu lui ouvres, il te regarde. Et un jour, tu lui grattes l'oreille sans t'en rendre compte.

YOUSSEF

Bon. Tu viens ? C'est l'heure des vitamines et des promesses.

CLAIRE

J'arrive. Laisse-moi finir ma gorgée de lucidité.

Elle boit, doucement.

CLAIRE

T'en fais pas. Tant qu'on a ce goût-là dans la bouche, on tiendra.

YOUSSEF

Quel goût ?

CLAIRE

Le goût de ceux qui savent qu'ils comptent... même quand personne leur dit.

ACTE II

SCÈNE 1

Salle de repos. Une chaise. Une table. Une lumière blanche venue d'une fenêtre. Un sac à main posé droit. Un miroir rond.

Madame Sorel est assise, les jambes croisées, concentrée devant son miroir. Elle pose du rouge à lèvres avec application. Claire entre, doucement.

CLAIRE

Vous voulez un peu d'eau, Madame Sorel ?

MADAME SOREL

Non merci. Trop d'eau, ça fait couler les souvenirs.

CLAIRE

Vous êtes très élégante aujourd'hui.

MADAME SOREL

Aujourd'hui seulement ? Eh bien. Vous arrivez tard, Claire. Je suis élégante depuis 1953. Par principe. Même quand l'amour se faisait rare, j'avais le talon ferme et le mascara convaincu.

Petit silence, elle ajuste une boucle d'oreille imaginaire.

MADAME SOREL

Mon fils vient.

CLAIRE

C'est une bonne nouvelle.

MADAME SOREL

Il vient toujours sans prévenir. C'est un homme occupé. Très demandé, sûrement. Mais je me prépare. Parce qu'il faut être prête. Le miracle n'attend pas qu'on soit coiffée.

CLAIRE

Vous voulez que je vous aide à choisir une écharpe ?

MADAME SOREL

Non. C'est à moi de décider qui je suis, aujourd'hui. Je ne suis pas une chaise qu'on habille selon la saison.

Elle sort une petite broche en forme d'oiseau.

MADAME SOREL

Tenez. Ce bijou, je le porte les jours où j'ai envie d'être légère. Mais forte. Comme un moineau qui connaît le froid.

Claire regarde la broche.

CLAIRE

Vous l'avez portée le jour où votre fille est venue. Je m'en souviens.

MADAME SOREL

Ce n'était pas ma fille. C'était une ancienne élève. Elle me regardait comme on regarde un feu qui s'éteint lentement.

CLAIRE

Et aujourd'hui ?

MADAME SOREL

Aujourd'hui, je veux être regardée comme on regarde une promesse.

Pause.

CLAIRE

Et s'il ne vient pas...

MADAME SOREL

Chut. Il ne faut pas dire ça trop vite. Les phrases blessent parfois en passant.

CLAIRE

Je pourrais vous tenir compagnie, si...

MADAME SOREL

Non. Si j'ai de la compagnie, ce n'est plus une attente, c'est une conversation. Et moi j'attends. J'attends comme on respire : avec un peu d'obstination.

Petit silence. Claire s'assied à côté, sans rien dire.

Vous savez ce que je fais, tous les jeudis de soleil ?

CLAIRE

Je vous écoute.

MADAME SOREL

Je répète la scène. Je choisis mes mots. Je m'exerce au sourire qui dit "c'est pas grave". Je prévois de lui dire : "Ah tiens, c'est toi", comme si ça ne faisait pas trois mois. Et dans ma tête, je le regarde. Je note s'il a maigri. Je demande des nouvelles de ses silences.

CLAIRE

Et lui, il répond ?

MADAME SOREL

Parfois il pleure. D'autres fois, il rit. Je lui prête les émotions qu'il n'ose pas.

Pause.

CLAIRE

Madame Sorel... Je peux vous poser une question un peu... maladroite ?

MADAME SOREL

Toutes les bonnes questions sont maladroites. Allez-y.

CLAIRE

Est-ce que vous croyez qu'il viendra encore ?

Pause. Madame Sorel fixe son miroir.

MADAME SOREL

Je ne crois plus. Je me souviens. Et ce souvenir-là vient me rendre visite tous les jeudis en silence. Il arrive par les épaules, descend dans les mains, reste un peu dans la gorge.

Elle pose le miroir. Regarde dehors.

C'est lui, ce soleil. C'est lui qui me revient.

Petit silence. Claire la regarde longtemps.

CLAIRE

Je peux rester à côté, sans parler ?

MADAME SOREL

Un peu. Mais pas trop. L'attente doit respirer seule. Sinon elle s'épuise.

Claire s'apprête à sortir. Madame Sorel l'interpelle, sans la regarder.

MADAME SOREL

Claire.

CLAIRE

Oui ?

MADAME SOREL

Quand il viendra — même si ce n'est que dans ma tête — ne m'interrompez pas. Laissez-moi croire. C'est tout ce qu'il me reste de tangible.

Claire hoche la tête. Elle observe sans bruit. Madame Sorel pose doucement la broche sur sa blouse, puis referme sa trousse.

Je suis prête. Et si personne ne vient, eh bien... Je serai quand même la femme qu'on attendait.

CLAIRE

Au fait, j'ai retrouvé cette belle épingle. Elle était tombée entre deux tiroirs.

MADAME SOREL (La regarde sans la toucher)

Celle-là ne ment pas assez.

CLAIRE

Elle brille.

MADAME SOREL

Justement. Je ne veux pas briller. Je veux luire un peu — comme ces lampes fatiguées qui refusent l'extinction. Je veux qu'il me voie comme un éclat fragile, pas comme une vitrine allumée.

Pause. Elle prend l'épingle et la range dans sa trousse.

CLAIRE

Vous ne lui avez jamais rien dit ? Je veux dire... sur cette attente. Ce jeudi. Les collants repassés à l'aube.

MADAME SOREL (Rires étouffés)

Bien sûr que non. On ne parle pas de ce qui palpite. On laisse deviner. Sinon, ça s'effondre comme un soufflé impatient.

Pause plus longue.

MADAME SOREL

Tu sais... Il m'a offert une montre, quand il avait douze ans. Une petite chose en plastique. Bleue. Il a dit : "Comme ça, tu verras quand j'arrive." Elle s'est arrêtée à 10h17. Elle ne m'a jamais montré son retour.

CLAIRE

Elle s'est arrêtée... le jour même ?

MADAME SOREL

Non. Trois ans plus tard. Juste après que je l'ai revue pour la dernière fois. Tu comprends, Claire... Je ne suis pas triste qu'il ne vienne pas. Je suis triste de ne pas savoir comment je lui manque.

Pause. Claire s'approche, s'assied à demi à côté.

CLAIRE

Je peux vous dire quelque chose... que je ne dis pas souvent ?

MADAME SOREL

Je ne vous garantis pas de l'écouter, mais allez-y.

CLAIRE

Parfois... on finit par habiter plus fort dans les absents que dans ceux qu'on voit chaque jour.

MADAME SOREL

C'est vrai. Mais on ne fait pas de lessive pour les absents. On ne prépare pas de dessert pour un souvenir. Et moi, j'ai besoin de remuer la cuillère dans quelque chose de chaud.

Pause. Elle ouvre lentement son sac, en sort une petite photo — floue.

MADAME SOREL

Tu vois ? C'est lui, là. Avec les boucles. Le regard en biais. Il détestait les photos. Il disait que ça figeait l'âme. Moi je les aimais, parce que ça me donnait un angle où poser ma tendresse.

CLAIRE

Il vous ressemble.

MADAME SOREL

Non. Il ressemble à son absence. Il a la couleur exacte de ce qu'on laisse derrière.

Petit silence.

CLAIRE

Vous voudriez... qu'on appelle ? Qu'on écrive ? Qu'on provoque un faux hasard ?

MADAME SOREL

Non. Surtout pas. S'il revient un jour, ce sera... Ce sera parce qu'un coin de lui aura senti la dentelle du jeudi. Pas parce qu'on aura tiré sur la manche du monde.

Pause.

Je t'interdis d'essayer d'arranger ça, Claire. Tu entends ? Je ne veux pas être consolée.

CLAIRE

Je n'ai rien touché. J'écoute. C'est tout.

Long silence.

MADAME SOREL

Merci.

CLAIRE

Pour quoi ?

MADAME SOREL

De rester là... comme un meuble de confiance. Tu sais, ceux qu'on ne regarde plus, mais qui portent la lampe.

Elle se lève, ajuste sa jupe, regarde droit devant elle.

Je suis prête. Même si je suis seule, je veux qu'on dise : "Elle était prête."

Elle sourit à moitié.

Et le plus beau, c'est que parfois, ça suffit à faire revenir quelqu'un. Même s'il ne sait pas pourquoi.

Claire lui tend le miroir. Elle s'y regarde une dernière fois.

Ce visage-là, c'est le mien. Celui qui croit encore à l'inattendu. Je vais lui faire de la place sur la table.

SCÈNE 2

Coin du couloir, entre deux chariots. Un thermos vide. Une blouse pendue à un crochet. L'écho lointain d'une radio oubliée dans une chambre.

Claire s'adosse au mur. Elle défait à moitié son col. Éléna arrive, elle aussi vidée.

ÉLÉNA

J'ai eu mal. Pas lui. Moi. Comme si le soin m'était entré sous la peau.

CLAIRE

Alors ça y est. Tu l'as senti. Le nœud dans le ventre.

ÉLÉNA

Oui. Ça serre derrière les côtes. Et c'est pas la blouse, c'est plus profond. Ça fait... comme si j'avais été touchée par un corps qui ne demandait rien.

CLAIRE

Parce qu'il demandait tout.

Pause.

ÉLÉNA

J'ai parlé. Trop vite. Pour combler, pour cacher. Mais mes mots étaient trop légers. Ils flottaient au-dessus de lui. Ils n'ont rien soigné.

CLAIRE

On parle tous trop, au début. On a peur du silence. Mais ici, le silence, c'est ce qui tient le monde ensemble.

ÉLÉNA

Et toi, t'as plus peur ?

CLAIRE

Si. Mais je marche dedans. Je le traverse, à petits pas.

Petit silence.

ÉLÉNA

Il m'a regardée. Comme si je n'avais pas le droit d'être là. Et j'ai vu dans ses yeux un "je ne veux plus qu'on me touche". Mais je devais quand même l'habiller.

CLAIRE

Tu l'as fait comment ?

ÉLÉNA

Doucement. En parlant à mes doigts. Mais j'avais l'impression d'habiller quelqu'un pour l'effacement.

CLAIRE

C'est ça, oui. On ne soigne pas toujours pour la vie. Parfois, on soigne pour l'effacement — que ça se fasse avec une certaine beauté.

Pause plus longue.

ÉLÉNA

Claire... Pourquoi t'es restée ?

CLAIRE

Tu veux dire aujourd'hui, ou en général ?

ÉLÉNA

Les deux.

CLAIRE

Aujourd'hui, je suis restée parce qu'il m'a dit "Non, pas celle-là". En parlant de la blouse. Et c'est la première phrase qu'il m'adresse depuis trois semaines.

ÉLÉNA

Et en général ?

CLAIRE

Parce qu'un jour, une femme m'a pris la main et m'a dit : "Vous me faites exister sans me déranger." Et j'ai gardé cette phrase comme un bijou dans une poche. J'en ai perdu la poche, mais pas la phrase.

ÉLÉNA

Tu crois qu'on devient ce genre de personne, un jour ?

CLAIRE

Je crois qu'on l'est, de loin. Et qu'on essaie de s'en approcher sans faire fuir ce qu'on ne sait pas nommer.

ÉLÉNA

Moi, aujourd'hui... j'ai eu peur de faire mal en faisant bien.

CLAIRE

C'est parce que tu es passée du bon geste au geste juste. Et là, c'est plus difficile. Parce que le geste juste, il ne vient pas de la formation. Il vient de ton tremblement.

Petit silence.

ÉLÉNA

Ma blouse me serre. Elle gratte. Elle me rappelle que je suis étrangère.

CLAIRE

C'est normal. Une blouse, au début, c'est une armure mal taillée. Puis un jour, tu l'enfiles comme ta peau du matin.

ÉLÉNA

Et ce jour-là ?

CLAIRE

Tu sais que tu dois changer de métier. Parce que le soin, il faut toujours que ça frotte un peu. Sinon c'est de l'usure.

Pause.

ÉLÉNA

Tu crois qu'il se souviendra de moi ?

CLAIRE

Peut-être pas ton prénom. Mais ton geste, oui. Et il dira à quelqu'un, un jour : "Il y avait une fille, ici... Elle m'a rhabillé comme on borde une chanson." Et ce quelqu'un ne comprendra pas. Mais ce sera dit. Et ça comptera.

Claire prend la blouse suspendue. La regarde. L'effleure.

CLAIRE

Tiens. Reprends-la. Plie-la à ta manière. Pas comme on te l'a appris. Comme tu sens que tu dois.

Éléna prend la blouse. Lentement. Elle la tient comme un tissu vivant.

ÉLÉNA

Tu restes avec moi deux minutes ?

CLAIRE

Autant qu'il faut pour que tu sois prête à recommencer.

Elles ne bougent pas — la blouse entre elles, comme un pacte silencieux.

SCÈNE 3

Local de pause exigü. Une table bancale, des chaises inégales. Une horloge cassée qui affiche 11h08. Une radio très faible grésille à l'arrière-plan, presque fantomatique.

Lydia est déjà là, bol entre les mains. Claire entre sans parler, suivie de Youssef.

LYDIA

Tu veux le reste de ma soupe ? Elle est fade comme un lundi férié.

YOUSSEF

Je la sens d'ici. C'est pas une soupe, c'est un souvenir de légumes.

CLAIRE

On s'en fout du goût. Ce qui compte, c'est que ça tienne chaud cinq minutes.

Elle s'assied. Un silence. Puis, doucement.

On a perdu M. Perez ce matin.

LYDIA (Elle ne réagit pas tout de suite.)

Il portait encore ses chaussons tricotés ?

CLAIRE

Oui.

YOUSSEF

Il disait “je reviendrai demain” chaque soir. Même quand demain n’existait plus dans sa tête.

CLAIRE

Il m’a appelée “maman” hier. J’ai pas eu le cœur de le corriger.

Pause.

LYDIA

On devrait avoir un rituel. Un mot. Un geste. Quand ils partent. Quelque chose de nous, qu’on ne jette pas avec les draps.

YOUSSEF

Une blouse retournée sur une chaise. Une minute de silence sur les mains.

CLAIRE

Un prénom qu’on répète. Comme un mot d’enfant.

Petit silence — chacun est dans sa pensée.

LYDIA

T’as vu l’affiche près de l’ascenseur ? “Chaque patient est une histoire. À vous de la rendre digne.” Mais nous, on est quoi dans l’histoire ? La parenthèse ou la marge ?

YOUSSEF

On est l’encre invisible. Si on disparaît, la phrase s’efface.

LYDIA

Moi j'ai l'impression de devenir transparente. Je traverse les chambres sans laisser de trace.

CLAIRE

C'est pas toi qui veux être transparente. C'est le monde qui aime mieux les silhouettes que les voix.

Petit silence.

YOUSSEF

Tu te souviens de Mme Rosier ? Celle qui chantait faux, mais fort ?

CLAIRE

Elle m'a offert une orange à Noël. Juste une orange. Mais elle l'avait mise dans du papier crépon. Je l'ai pas mangée. J'arrivais pas à défaire le papier.

LYDIA

C'est ça qu'on devrait noter sur le cahier : "Orange offerte, chanson dissonante, présence nette." Mais on écrit : "toilette complète + hydratation assurée."

YOUSSEF

Parce que si on écrivait ce qui compte vraiment, le cahier pleurerait.

CLAIRE

Et puis on nous accuserait de pathos. De trop d'humain. De perte de temps.

Pause plus longue — chacun regarde ailleurs.

LYDIA

J'ai rêvé cette nuit que je passais dans les couloirs sans toucher les poignées. Les portes s'ouvriraient parce qu'on m'attendait.

YOUSSEF

Moi j'ai rêvé d'un vieux monsieur assis au bord de son lit. Il me disait : "Dis, tu restes jusqu'à ce que le monde fasse moins peur ?"

CLAIRE

Et tu restais ?

YOUSSEF

Oui. Je m'asseyais sur ses lacets défaits. Et je les nouais. Pas pour les fermer. Pour qu'il sache que quelqu'un avait vu ses pieds.

Pause. La radio grésille un vieux slow oublié. Personne ne l'éteint

LYDIA

Tu crois qu'on soigne ?

CLAIRE

Pas toujours. Mais on accompagne les effondrements avec un foulard propre. Et ça, c'est déjà pas mal.

YOUSSEF

Parfois, j'ai l'impression de retenir des chutes à bout de paupières.

LYDIA

Moi, je retiens juste mes cris. Mais c'est déjà beaucoup d'effort.

CLAIRE

Et si on écrivait tout ça dans le cahier ?

YOUSSEF

Ils diraient que c'est pas lisible.

LYDIA

Ou pas factuel.

Petit silence.

CLAIRE

Alors écrivons-le ici. Entre nous. À voix basse. Mais longtemps.

Ils hochent la tête. Pas de sourire. Mais un nœud de silence partagé, presque doux.

Scène 4

M. Antoine est assis seul dans son fauteuil. La lumière est douce, comme si la pièce flottait hors du temps. Il tient une montre arrêtée dans la main, qu'il regarde sans la voir. Il parle sans s'adresser vraiment à personne.

M. ANTOINE

Tu sais... je n'ai jamais aimé les adieux. Pas les vrais. Les petits, quotidiens. Ceux qu'on dit sans y penser. "Bonne journée." "À bientôt." "Prenez soin de vous." Des phrases comme des portes qu'on referme sans se retourner.

Mais ici, chaque départ accroche le seuil. Et parfois, on ne sait plus si on est entré ou sorti de la vie.

Il hésite.

J'ai du mal à commencer. Je veux dire... à commencer mes phrases. Avant, c'était facile. J'avais des verbes pleins les manches. Maintenant, ils me glissent entre les doigts comme les savonnettes trop vieilles. Alors je recommence. Par des bribes. Des bouts de pensées qui se cherchent. C'est pas grave. On s'attache aussi aux gens qui bégayaient doucement leur humanité.

Il ferme les yeux, puis les rouvre.

Je crois que je suis encore là. Oui. Là, dans cette chaise, avec mes coudes. C'est déjà quelque chose d'être ici, même quand l'"ici" se délite. Certains jours, j'ai l'impression que la chambre est trop grande pour ma mémoire. Comme si les murs n'avaient plus de visages. Mais d'autres jours... elle respire avec moi. Les rideaux bougent, le plancher grince comme un ami d'enfance. Et la lampe clignote — pas pour m'éclairer, non, pour me faire signe. Je crois que je la comprends, la lampe. Elle aussi, elle fatigue.

Il rit très doucement.

Les objets s'habituent aux absences, tu sais ? La tasse vide ne demande plus à être remplie. Le livre fermé cesse de réclamer ses pages. Moi, j'essaye d'imiter les objets. De devenir neutre, utile, silencieux. Mais il me reste cette voix. Ce besoin absurde de dire des choses à personne.

Il caresse le cadran de la montre.

Elle s'est arrêtée à dix heures quarante-deux. Je ne sais plus quel jour. Mais j'ai décidé que c'était un instant heureux. On ne choisit

pas toujours quand les choses s'arrêtent. Mais on peut choisir de leur prêter une beauté.

Il se penche légèrement, comme pour confier un secret.

Mon prénom, parfois je ne le reconnais plus. Mais je me souviens de la sensation qu'il laissait quand on le murmurait. C'était doux, un peu râpeux à la fin. Quelqu'un l'a chuchoté un jour dans mon cou — et je me suis cru éternel.

Il s'interrompt. Long silence.

Je parle trop ? Pardon. Je n'ai plus tellement de visiteurs. Alors je parle avec l'air. Avec le bois de la chaise. Avec mes chaussons. Ils ne répondent pas, mais ils écoutent. Et peut-être qu'un jour, un infirmier passera et dira : "Il disait toujours des choses étranges, mais il disait." Et ce sera assez.

Il s'appuie sur l'accoudoir, comme pour se relever, puis renonce.

Tu sais ce qui me manque le plus ? Le moment exact entre deux silences. Quand quelqu'un s'apprête à parler mais ne le fait pas encore. C'est là que les âmes se frôlent. Moi, j'écoute encore cet instant. Même seul. Je le devine entre les bruits du couloir, entre le crissement d'un drap et le frottement d'une semelle hésitante.

Il baisse la voix.

Je me suis souvenu d'un mot ce matin. "Inaltérable." Je ne sais plus pourquoi, ni à propos de quoi. Mais j'ai trouvé ça magnifique. Un mot qui résiste, tu te rends compte ? Un mot qui ne se raye pas, qui traverse les lavages.

Il rit à peine.

J'aimerais que quelqu'un dise ça de moi, un jour. Même bas. Même en plaisantant. "Antoine ? Il était inaltérable." Ou au moins... "il tenait bon, même avec les poches trouées."

Il ferme les yeux un instant.

Voilà. Je voulais juste dire ça. Pas grand-chose. Mais c'est tout ce qui me reste. Et tant qu'on dit quelque chose — même de travers — on est encore là.

Il ouvre les yeux, lentement.

Vous entendez ? Je suis encore là.

SCÈNE 5

Chambre de M. Antoine. Fin d'après-midi. Lumière tiède. Une tasse vide sur la table. Le fauteuil légèrement tourné vers la fenêtre. M. Antoine repose les yeux clos, paisible. Il ne dort peut-être pas. On ne sait pas.

Éléna entre. Lentement. Elle ferme la porte avec la discrétion de quelqu'un qui a appris à ne pas déranger.

ÉLÉNA (Il faut un long moment avant qu'elle parle)

Je viens comme ça. Pas pour prendre des nouvelles. Pas pour remplir une case. Je viens juste parce que j'avais besoin d'un endroit où les choses ne me demandaient rien.

Elle regarde autour. Ne s'approche pas tout de suite.

Aujourd'hui, j'ai fait des gestes trop vite. J'ai souri sans être là. J'ai traversé des couloirs comme on traverse une brume. Et j'ai eu ce vertige de ne plus sentir ma place.

Elle s'assied. Pas tout à fait face à lui. Plutôt de côté.

Alors je suis venue ici. Pas pour vous occuper. Pour me reposer dans votre silence.

Elle regarde ses mains, les frotte doucement.

Il y a des silences qui font du bruit, vous savez ? Mais le vôtre... il apaise. Il s'étale doucement, comme une couverture. J'ai besoin de m'y asseoir un peu. Juste un moment.

Pause — elle regarde la fenêtre.

Vous dormez peut-être. Ou vous écoutez du dedans. Parfois, je fais pareil. Je ferme les yeux très fort et j'attends que le monde me traverse sans m'atteindre.

Elle tourne un peu le fauteuil, juste assez pour être à portée.

Je n'ai rien à dire aujourd'hui. Pas de mots jolis. Pas de proverbes. Pas de programme.

Elle hésite.

Mais j'ai un mot quand même. Un mot qui revient quand je n'arrive plus à trier : "Pose." Comme un soupir. Comme une main qu'on laisse reposer dans une autre.

Elle le prononce doucement, presque en exhalant.

Pose.

Pause.

Je vous l'offre. C'est pas grand-chose. Mais c'est tout ce que j'ai en moi qui ne s'effondre pas.

Un silence ample — elle penche un peu la tête, presque endormie.

Vous savez... parfois j'ai envie qu'on s'assoit à côté de moi et qu'on ne dise rien. Juste : "On peut être fatigué ensemble, si tu veux."

Elle sourit à moitié, sans se forcer.

Si vous entendez tout ça... merci. Sinon, ce n'est pas grave. Je parle pour qu'il reste quelque chose dans l'air. Un peu de moi qui tient debout grâce à vous.

Elle se lève à peine, puis se rassied aussitôt.

Je vais rester encore un peu. Je n'ai pas fini d'écouter ce que vous ne dites pas.

ACTE III

SCÈNE 1

La chambre de Madame Sorel. Rideaux tirés avec soin. Odeur subtile de lavande ancienne. Un petit miroir ovale posé trop droit. Une valise aux coins usés, fermée.

Madame Sorel est assise devant son miroir. Elle réajuste un foulard bleu sombre, sans trop de conviction. Le silence est ordonné. Éléna entre, un petit bouquet d'œillet à la main.

ÉLÉNA

Je vous ai trouvé ça. C'était les seuls à ne pas faire pitié dans le vase du couloir.

MADAME SOREL

C'est déjà beaucoup. Le courage de survivre à l'eau tiède n'est pas donné à tous les œillets.

Elle prend les fleurs, les arrange sans émotion.

ÉLÉNA

Je peux rester un peu ?

MADAME SOREL

Oui. Mais ne faites pas semblant de ne pas être là. J'ai horreur des présences discrètes qui attendent leur tour pour parler.

Petit silence. On entend une sonnette, au loin. Puis on frappe.

MADAME SOREL (Mécanique)

On entre si c'est bienveillant, on frappe deux fois si c'est une erreur.

La porte s'ouvre. Lucie entre. Mi-quarantaine. Tailleur sobre, sac trop léger. Visage tendu mais maquillé de neutralité.

LUCIE

Bonjour, Maman.

MADAME SOREL

Lucie.

Un temps.

Tu es venue en personne. On m'avait parlé de ton ombre avant. Mais elle n'avait pas ta voix.

LUCIE

Je passais. Je ne reste pas longtemps.

MADAME SOREL

La brièveté est une forme de courage.

Éléna recule légèrement, à demi sortie du champ.

LUCIE

Tu n'as pas changé.

MADAME SOREL

C'est une malédiction, tu sais, de ne pas changer. Les meubles qu'on ne déplace pas finissent par ne plus exister.

LUCIE

Moi, j'ai changé.

MADAME SOREL

Je vois ça. Tu portes ton sac comme une excuse.

LUCIE

Et toi, tu mets ton rouge à lèvres comme une armure.

MADAME SOREL

Non. Comme un drapeau. J'occupe encore le territoire du visage.

Petit silence.

LUCIE

Tu vas bien ?

MADAME SOREL

J'ai mal là où je me souviens. Et je dors en diagonale. C'est ma façon d'être honnête.

LUCIE

Je ne savais pas si je devais venir.

MADAME SOREL

Tu n'es pas venue. Tu es passée. Ce n'est pas pareil.

Pause. Éléna sort du champ, sans bruit.

LUCIE

Je ne suis pas en colère.

MADAME SOREL

Ce serait plus simple.

LUCIE

Je suis juste... pleine. Pleine de phrases jamais dites. Pleine de gestes qui n'ont pas trouvé de peau.

MADAME SOREL

Et moi, je suis vide à l'endroit où tu devais rester.

Petit silence.

LUCIE

Pourquoi tu ne m'as jamais écrit ?

MADAME SOREL

Parce que j'aurais voulu écrire juste. Et je n'écris que debout.

LUCIE

Moi j'ai des lettres pliées dans une boîte. Je les ai lues à voix haute, parfois. Juste pour m'entendre fille.

MADAME SOREL

Tu n'as jamais cessé de l'être.

LUCIE

C'est ce que j'attendais que tu dises.

MADAME SOREL

C'est pourquoi je ne l'ai pas dit. Il faut que certaines vérités nous trouvent sans qu'on leur demande.

Pause – Madame Sorel regarde ses mains.

Tu es toujours belle quand tu es contrariée.

LUCIE

Et toi, tu mens mieux quand tu es droite.

MADAME SOREL

C'est parce que je me suis entraînée. Tous les matins devant le miroir, je répète : "Je vais bien." "Tout est oublié." "Elle a sûrement eu ses raisons."

Petite vibration dans la voix.

Mais aucune de ces phrases ne tient dans la bouche.

LUCIE

Tu veux que je parte ?

MADAME SOREL

Non. Je veux que tu restes — juste assez pour que ton absence soit moins pesante demain.

Un temps. Claire entre à peine, glisse une théière sur la table, puis ressort sans parler.

LUCIE

Tu bois encore du thé à cette heure ?

MADAME SOREL

À mon âge, le temps se confond avec le liquide. On boit pour ne pas sécher.

Pause — puis, dans un souffle...

Tu veux du sucre ?

LUCIE

Non. Mais je veux bien ton silence sucré. Celui que tu réserves à ceux que tu n'as pas trop ratés.

MADAME SOREL

Je n'ai pas réussi à être ta mère. Mais j'ai réussi à ne pas devenir un fantôme. C'est déjà quelque chose.

LUCIE

C'est presque beaucoup.

Silence. Elles s'assoient. Pas face à face. Juste côte à côte. On entend le tic-tac d'une montre arrêtée.

MADAME SOREL

Tu veux ouvrir la valise ?

LUCIE

Pas encore.

MADAME SOREL

D'accord.

Un temps. Puis, très bas.

LUCIE

Je te ressemblais un peu, tu sais. Avant que ça me fasse peur.

MADAME SOREL

Et moi, je me souvenais de toi tous les soirs où je n'ai pas su m'endormir sans mentir.

Un long silence. Puis la lumière baisse très lentement.

SCÈNE 2

Chambre de repos. Il fait encore nuit. Une lampe reste allumée. Une chaise vide. Une blouse repliée sur un radiateur froid. Claire est assise, seule. Elle parle bas, mais clairement.

Je ne sais plus à quel moment ça a basculé. Pas un grand drame, non. Juste... un glissement. Un matin, mes gestes étaient là avant moi. Mes mains faisaient sans m'attendre. Et moi, je suivais. Comme un souffle. Comme une ombre.

Ça commence toujours doucement, l'usure. D'abord, tu fais moins attention à la façon dont tu replies un drap. Puis tu ne souris plus avec les joues, seulement avec l'intention. Et puis un jour, tu ne t'arrêtes plus quand tu entends quelqu'un pleurer derrière une porte. Tu marques juste une pause. Petite. Une respiration.

Et tu reprends.

Parce qu'il faut. Parce qu'on t'a appris ça. Parce qu'eux... ils comptent sur toi. Mais qui te compte, toi ? Qui tient les minutes que tu t'effaces ?

Il y a un silence. Elle appuie sa tête contre le dossier.

Je dis souvent que je tiens. C'est le mot qu'on emploie ici. "Je tiens." Comme une tasse. Comme un barrage. Comme une ficelle trop tendue. Mais tenir, c'est pas vivre. C'est survivre bien habillée. Et moi, parfois, j'ai envie de tomber. Juste un peu. Pour qu'on me relève. Pour voir qui tendrait la main. Pour sentir une autre peau dire "Je t'ai vue."

Petit rire.

Je suis pas héroïque. Je suis pas vocale. Je suis pas révoltée. J'ai pas la rage dans le cœur. J'ai la fatigue dans les os. Et un reste de douceur que je protège comme une braise sous la pluie.

Il y a un gobelet vide à côté. Elle le regarde, l'effleure du doigt.

Je suis fatiguée de m'oublier avec grâce. C'est ça le pire. Je le fais bien. Je le fais trop bien. Tous les matins, je rentre dans ma blouse comme dans une promesse tenue au mauvais dieu. Je me fais attentive. Disponible. Souriante. Les patients me disent merci. Parfois. Par habitude. Ou par politesse. Ou parce qu'ils savent que ça m'aide à recommencer.

Mais à la fin du jour, j'ai parfois l'impression d'avoir laissé des morceaux de moi sur chaque barreau de lit. Une main. Une mèche. Un rire qui sonnait vrai. Une chanson dans un couloir. Et je rentre avec moins que ce que j'avais au départ.

Et personne ne voit ça. Parce qu'on ne voit pas ce qui manque aux gens qui ne crient pas.

Il y a une longue pause. Elle ferme les yeux, respire.

Tu sais ce que ça fait de serrer une main qui lâche, sans rien pouvoir faire ? Tu dis des mots, tu poses des linges, tu appelles doucement un prénom pour le retenir... Mais la personne, elle glisse, comme de l'eau. Et toi, tu continues à tenir le verre vide. Et tu souris quand même. Tu ranges. Tu plies. Tu replaces le silence. Parce que c'est ça, aussi, notre boulot. Ranger les absences. Les classer dans les cases prévues.

Mouvement dans la gorge.

Parfois, je voudrais dire à mes collègues : "Arrêtez. Juste deux minutes. Qu'on respire ensemble. Qu'on pleure un bon coup dans le local à linge. Qu'on avoue qu'on n'est pas invincibles." Mais on ne le fait pas. On s'étire en blagues, en sous-entendus. On boit du café tiède. On se remet debout. Parce que c'est noble, de tenir debout. Mais qui nous rend nobles ?

Il y a un silence doux, presque chaud.

Je rêve parfois que j'arrive dans une chambre, et que la personne me regarde et dise : "Vous avez l'air fatiguée. Asseyez-vous. Je vais vous raconter une histoire." Et moi je m'assois. Et on inverse les rôles. Et je deviens la patiente. Juste pour dix minutes. Et quelqu'un me borde avec tact.

Un rire discret.

Je sais. C'est idiot. Mais parfois, c'est mon moteur. Ce rêve minuscule.

Pause. Elle passe la main dans ses cheveux.

Demain, je reviendrai. Je mettrai ma blouse. Je reprendrai les gestes. Je dirai "bonjour" à des visages effacés. Je porterai des bras, je ferai semblant de croire que ça suffit. Et peut-être qu'un jour, quelqu'un me regardera longtemps. Et dira : "Toi aussi, tu comptes." Et ce jour-là, j'écrirai ce mot sur le miroir. Juste un mot : "Moi." Et je sourirai. Un vrai. Du genre qui reste dans la pièce.

Noir.

SCÈNE 3

Lumière ténue. Claire termine son monologue. Silence. Puis une voix, douce, sans surprise.

ÉLÉNA

Tu le dis comme personne.

Claire sursaute à peine. Elle pivote lentement, découvre Éléna dans l'encadrement de la porte. Une tasse en main. Elle ne sourit pas, elle veille.

CLAIRE

Depuis combien de temps t'es là ?

ÉLÉNA

Depuis juste assez pour que mes pieds aient oublié qu'ils me portaient.

Petit silence.

CLAIRE

Tu n'étais pas censée entendre ça.

ÉLÉNA

C'est justement pour ça que c'était beau.

Un temps suspendu. Éléna entre, pose sa tasse. Ne s'assoit pas tout de suite.

CLAIRE

C'est un peu indécent, non, de dire tout ça à une pièce vide ?

ÉLÉNA

Pas indécent. Nécessaire. Tu as parlé comme on parle aux murs qui ne jugent pas. Et moi, j'ai entendu — pas pour comprendre, juste pour recevoir.

CLAIRE

Je me déteste un peu quand je déborde. J'ai peur de devenir la plainte du soir. Celle qui encombre.

ÉLÉNA

Tu n'es pas une plainte. Tu es un poème debout qui ne sait pas encore qu'il est écrit.

Claire esquisse un sourire. Éléna s'approche, doucement.

CLAIRE

Ça te fait pas peur, toi, tout ça ? Les visages qui se ferment. Les mains qui ne répondent plus. Le moment où tu sens que tu fais "au mieux" mais que "le mieux" s'épuise.

ÉLÉNA

Si. Tout le temps. Mais parfois, quelqu'un dit quelque chose dans une chambre — un mot maladroit, un merci qui s'excuse — et je me sens juste... là pour une bonne raison.

Pause. Elle s'assoit enfin.

ÉLÉNA

Et ce soir... la bonne raison, c'était toi.

Claire baisse les yeux. Se frotte les paumes.

CLAIRE

Je pense souvent que je vais finir par me vider. Que mes gestes vont devenir des coquilles. Et que plus personne ne verra que j'ai mis mon cœur dans chaque coin de drap.

ÉLÉNA

Je le vois. Je te vois. Même quand tu marches trop vite pour être regardée.

CLAIRE

C'est dangereux, tu sais, d'être vue. On pourrait s'y habituer. Et un jour, on exigerait d'être regardée avec tendresse — pas juste avec efficacité.

ÉLÉNA

Alors exige. Juste ici. Juste maintenant.

Un silence doux.

CLAIRE

Tu sais... j'ai souvent eu peur d'être celle qu'on oublie. La professionnelle solide. La cheville du système. La femme qui tient sans faillir. Mais au fond... j'avais juste envie qu'on me serre la main pour dire : "Je sais pas comment tu fais. Mais merci."

ÉLÉNA

Alors je te le dis. Avec mes mots qui tremblent : Je sais pas comment tu fais, Claire. Mais merci d'être cette lumière-là. Pas vive, non. Plutôt une lampe posée sur une table de nuit. Celle qui rassure quand tout le reste fatigue.

Claire ne répond pas tout de suite. Elle respire, longuement.

CLAIRE

Reste encore un peu. Je ne veux pas que ce moment se range tout de suite dans une case.

ÉLÉNA

Je reste. On n'est pas obligées de parler.

CLAIRE

Non. Juste respirer du même air sans se bousculer.

Un silence. Long. Tiède. Et puis, dans un souffle.

CLAIRE

Tu me comptes. Et ça compte.

SCÈNE 4

Petite salle de pause attenante au vestiaire. Une lumière de 6h50 du matin. Rideaux à moitié tirés. Odeur de café et de lin propre. Les corps reprennent doucement possession d'eux-mêmes.

Youssef entre. Il tient une bouilloire cabossée. Il siffle mal une chanson sans époque.

YOUSSEF

La vie commence à l'instant où le café hésite à couler.

Il dépose la bouilloire, ouvre un sachet de café moulu presque vide. Puis se parle à lui-même.

Un jour, je prendrai un café avant de prendre ma fatigue. Mais ce ne sera pas aujourd'hui.

Entre Lydia, gant à moitié enfilé, stylo derrière l'oreille.

LYDIA

On a changé les boîtes dans le local. Rien n'est étiqueté. J'ai passé dix minutes à chercher les couches taille médiane et j'ai trouvé ma patience dans le bac à shampoings.

YOUSSEF

C'est une forme de poésie, ça. Chercher un mot et tomber sur un souvenir.

LYDIA

Je préfère tomber sur un jour de congé. Ça me semble plus fiable.

Elle s'affale sur une chaise. Youssef remplit deux tasses.

YOUSSEF

Tu dors encore chez toi, Lydia ?

LYDIA

Je dors au passage piéton. Une jambe encore au service, l'autre dans la couette. Et la tête sur un clignotant orange.

Claire entre sans un mot. Elle porte un chignon un peu défait. Son pas est lent, précis, presque attentif à l'air.

CLAIRE

Bonjour doux. C'est tout ce que je peux offrir ce matin.

LYDIA

C'est déjà un luxe, par ici.

Youssef lui tend une tasse. Claire la prend. Elle la sent avant de la boire.

CLAIRE

J'ai rêvé cette nuit d'un lit immense. Pas à cause du confort. Juste... parce que personne n'y appelait.

YOUSSEF

Et il était vide, le lit ?

CLAIRE

Non. Il y avait moi dedans. Complète.

Un léger silence. Lydia regarde Claire.

LYDIA

T'as pas la même blouse ce matin. Y a un pli différent dans l'épaule.

CLAIRE

Je crois que j'ai respiré autrement, cette nuit. À l'intérieur.

YOUSSEF

Ceux qui dorment un peu avec eux-mêmes, ça se voit dans la manche.

Éléna entre. Elle tient un petit thermos violet, cabossé. Elle le pose au centre.

ÉLÉNA

Thé au gingembre. Pas parce que j'y crois. Mais parce que j'ai envie qu'il me croit, lui.

LYDIA

T'es jolie quand t'as la foi dans une tisane. Ça te donne l'air de protéger un feu de camp.

Éléna s'assoit, en silence. Elle tend un petit paquet de biscuits souples. Youssef en prend un, machinalement.

YOUSSEF

Vous savez, quand j'étais petit, je croyais que les aides-soignants étaient des anges fatigués. Ma mère appelait ça "les mains qui pensent."

CLAIRE

Et toi, tu penses quoi avec tes mains maintenant ?

YOUSSEF

Je pense "fais pas mal." Je pense "tiens bon." Et parfois, je pense rien du tout. Je laisse juste mes doigts connaître mieux que ma tête.

Un silence s'installe. Pas vide. Tranquille.

LYDIA

Ce matin, Mme Jeanette m'a dit : "Vous êtes ma fenêtre." J'ai pas compris. Puis j'ai vu que le store était resté baissé toute la nuit.

ÉLÉNA

Tu l'as relevé ?

LYDIA

Pas tout de suite. J'ai attendu d'avoir le cœur au bon angle.

Claire sourit.

CLAIRE

C'est ça, soigner. Attendre que le cœur trouve l'angle juste.

Un moment. Personne ne bouge. Puis Youssef, debout, étire ses bras.

YOUSSEF

Bon. Le café est tiède. Le soleil hésite. Mais nous, on y va.

LYDIA

Par rangs d'oignons ou en bataille libre ?

CLAIRE

En présence pleine.

Éléna ajuste sa blouse. Elle regarde les autres.

ÉLÉNA

On ne sauve personne, aujourd'hui.

YOUSSEF

Mais on les rejoint.

CLAIRE

Et si c'est le seul miracle du jour, il est déjà immense.

Chacun se lève. Les tasses restent. La lumière s'ouvre. Une nouvelle journée peut recommencer.

SCÈNE 5

Les chambres, les couloirs, les seuils. Une lumière vaste. Des bips, des bruissements. Pas de héros. Pas de centre. Juste des fragments qui parlent.

YOUSSEF (à peine entré dans la chambre de M. René)

Bonjour, mon général. Je dérange pas la stratégie ?

M. RENÉ (chuchote)

Il faut prendre la côte nord. Ils arrivent par les poèmes.

YOUSSEF

Alors je replie les draps comme des cartes.

LYDIA (dans la chambre de Mme Gisèle)

Allez, ma belle. On lève ce bras-là, comme une antenne à souvenirs.

MME GISÈLE

Je suis fatiguée d'être prévisible.

LYDIA

Alors aujourd'hui, on fera une toilette créative. Je commence par le coude, on verra où ça nous mène.

ÉLÉNA (près de M. Nourredine, qui tremble)

Pas de panique. Je suis pas là pour presser. Je suis là pour poser les mains, comme on pose un livre qu'on aime.

M. Nourredine respire un peu mieux.

CLAIRE (auprès de Mme Paulette, très âgée)

Il fait beau, dehors. Les oiseaux avaient l'air pressés ce matin.

MME PAULETTE

Ils ne savent pas encore qu'on vieillit sans prévenir.

CLAIRE

Vous me permettez d'ouvrir un peu, alors ? Pour que l'air vous reconnaisse.

YOUSSEF (revient dans le couloir. Croise Éléna)

Tu sens l'amande douce. C'est rassurant.

ÉLÉNA

C'est ma manière d'être utile sans parler.

LYDIA (à un résident endormi)

Vous ronflez en 3/4 temps. On pourrait en faire une berceuse pour les soignants.

VOIX de Mme Louise (de derrière sa porte)

C'est vous qui avez mon peigne préféré ? Il est rose, mais plus rose qu'un vrai rose.

CLAIRE (entrant)

Je l'ai trouvé caché dans votre livre de poésie. Je crois qu'il s'y reposait.

YOUSSEF (à M. Léon)

Et votre radio qui grésille, on la garde ?

M. LÉON

Elle parle mieux que mes enfants. Elle ne coupe jamais la parole.

LYDIA (revient avec un drap propre)

J'en ai un qui sent presque le vent. Je vous le mets ?

MME GISÈLE

Oui, mais rentrez-le du côté des regrets.

ÉLÉNA (à une résidente sans langage)

Je vais coiffer un peu vos cheveux. Pas comme une chose à faire. Comme un rituel entre femmes qui savent.

Elle coiffe. Lentement. Sans parler.

CLAIRE (ramasse un déambulateur renversé)

On dirait qu'il a voulu partir seul. Il avait une destination ?

VOIX FAIBLE

Vers le jardin. Ou vers l'avant.

YOUSSEF (riant avec M. René)

Vous êtes formidable.

M. RENÉ

Je sais. C'est pas utile, mais ça aide.

LYDIA (à voix basse, dans l'ascenseur de service)

Pourquoi tout ça me fait du bien aujourd'hui ? Je suis aussi fatiguée qu'hier, mais je me tiens mieux.

CLAIRE (entrant)

Parce qu'on a partagé l'effort. Et le café. Et les silences.

VOIX D'ENSEMBLE (diffusées, douces, réelles)

Vous êtes là ?

Oui.

On y retourne ?

On y est.

Je suis fatigué.

Nous aussi.

Mais on est là.

Un couloir s'éclaire. Un chariot avance. Une couverture tombe, on la remet. Une main s'attarde. Et le soin continue, tissé d'instant. Une journée ordinaire. Presque une épopée.

ACTE IV

SCÈNE 1

Salle de pause. L'après-midi tire vers le soir. Le rideau est entrouvert. La machine à café éclaire plus qu'elle ne nourrit. Sur la table : une pomme ridée, un cahier sans lignes, trois tasses.

Claire entre. Pas vite. Pas lentement. Elle ferme la porte, tire sa chaise. S'assied. Ne parle pas.

Lydia est déjà là, blouse entrouverte, chewing-gum discret. Elle lève les yeux.

LYDIA

Alors ?

Pas de réponse.

YOUSSEF (entrant)

Ah. Le regard “j’ai avalé une réunion entière sans m’étouffer.” On applaudit ou on t’apporte du sucre ?

CLAIRE

Je suis restée posée. J’ai dit les choses. Sans pleurer, sans plier, sans fracas. Juste droit. Mais dedans, ça grinçait.

LYDIA

Ils t’ont laissé parler ?

CLAIRE

Oui. Vingt-huit minutes de mots poliment écoutés. Et à la fin, un silence... Tu sais, ce genre de silence qui n’ouvre pas, qui enveloppe. Comme un emballage plastique.

YOUSSEF

Ils ont dit “merci de votre franchise”, non ?

CLAIRE

Mot pour mot. Puis ils ont glissé ça, l’air de rien : “C’est important d’exprimer votre ressenti.” Mon ressenti. Pas la réalité. Pas l’usure des équipes. Mon ressenti.

Petite pause. Éléna entre. Elle sent l’extérieur : le vent, le jour finissant.

ÉLÉNA

Qu’est-ce qui est tombé ? On a l’air de post-scriptum.

LYDIA

Claire revient du front. Celui des mots lissés.

ÉLÉNA (à Claire)

Tu tiens debout, mais ton regard est assis.

CLAIRE

Je suis fatiguée d'expliquer ce qui devrait être évident. Que le soin, ce n'est pas une ligne de charge. Que tenir à bout de bras ne fait pas un projet. Et que "vous faites un travail admirable" n'est pas un outil.

Silence. Chacun respire un peu différemment.

YOUSSEF

Ils ont proposé quelque chose ?

CLAIRE

Un accompagnement. Une "séance d'écoute en groupe" animée par une structure extérieure. Payée, bien sûr, en heures bénévoles.

LYDIA

On va encore devoir pleurer en cercle sur des post-it.

ÉLÉNA

Et noter ce qui nous ressource, avec des feutres fluo.

CLAIRE

Ils veulent du visible. Du calibré. Mais moi je voulais juste qu'on nous dise : "on sait." Pas "on compatit", mais on sait.

YOUSSEF (plus doux)

Et tu restes, Claire ? Après tout ça ?

Petit temps. Claire s'appuie contre le dossier.

CLAIRE

C'est la seule question qu'ils n'ont pas posée.

LYDIA

Parce qu'ils pensent que tu tiendras, comme d'habitude. Comme une poutre. Solide. Inceivable.

CLAIRE

Mais je suis pas une poutre. Je suis une femme qui tient, oui. Mais pas pour toujours. Pas sans bras. Pas sans mots autour.

Un silence. Éléna s'approche. Pose une main très simple sur son épaule.

ÉLÉNA

Tu peux tomber un peu. On est là pour pas que ce soit trop loin.

CLAIRE

C'est fou comme ce que je redoute, ce n'est pas de m'effondrer. C'est de le faire seule, dans une chambre sans témoin. De glisser entre deux soins. Sans trace.

YOUSSEF

Alors laisse des miettes. Qu'on puisse te retrouver, même en silence.

LYDIA

Et puis merde. On fera des pancartes si tu pars. En lettres majuscules. « Ici, quelqu'un comptait. »

Sourire. Léger. Fragile mais vrai.

CLAIRE

Vous êtes drôles.

LYDIA

Non. On est épuisées et donc sincères.

ÉLÉNA

Tu veux qu'on fasse quelque chose ?

CLAIRE

Rien. Juste... qu'on ne laisse pas cette pièce se refermer sans mémoire.

YOUSSEF

Alors on se souviendra. De toi, là. Blouse ouverte. Regard un peu gris. Et courage intact.

Pause. Claire regarde par la fenêtre.

CLAIRE

Je vais rester. Pour l'instant. Mais pas pour eux. Pour vous. Pour ceux qui ne parlent plus mais qui me regardent comme si j'étais un vestige de confiance.

LYDIA

Je te jure qu'on saura t'entourer. Même sans procédure.

YOUSSEF

Et si un jour tu veux claquer la porte, fais-le. Mais promets qu'on pourra applaudir derrière.

CLAIRE

Non. Si je pars... ce sera un soir de mars. Avec un mot glissé dans une boîte. Une miette de blouse. Et une phrase à réinventer.

Silence. Elle se lève. Boit une gorgée froide.

CLAIRE

Mais ce soir, je suis là. Et j'ai encore un gant propre à offrir.

SCÈNE 2

Salle de pause, 21h23. Rideaux tirés. Lampe au néon vacillante. Table bancale. Une serviette pliée trop nettement. L'ambiance est presque sacrée, sans le dire. Ce n'est pas un repas : c'est une halte.

Lydia tartine une biscotte avec la précision d'un chirurgien fatigué. Elle la casse, souffle dessus comme si c'était un vœu brûlant.

LYDIA

Je rêve d'un dîner chaud. Un vrai. Une assiette creuse. Du pain. Une table qui ne colle pas.

YOUSSEF (examinant un sachet de chips froissé)

Ici, tout est tiède ou croquant trop tard. Mais on a ça : du sel, des miettes et des gens qui tiennent encore assis. Ça fait une famille ou un poème, selon les jours.

Claire entre. Elle tient une banane presque noire. Elle la pose, s'assied, sans urgence.

CLAIRE

Je n'ai pas faim. J'ai besoin d'un moment sans blouse. D'un endroit où personne ne m'appelle. Où les murs n'exigent rien.

Éléna entre. Elle transporte une boîte à biscuits rouillée et une thermos qu'elle tient comme un objet sacré.

ÉLÉNA

Cadeau du monde d'avant : spéculoos mous et thé noir trop infusé. Mais ça réchauffe si on accepte que le miracle, ce soit juste... quelqu'un qui verse sans poser de question.

Elle verse. Quatre tasses. Quatre silences. Chacun goûte. Pas le thé. Le moment.

LYDIA

Un jour, faudra qu'on dise à quelqu'un que c'était beau, ça. Pas croustillant, pas joyeux. Mais beau. Ce genre de beauté qui pousse dans les coins.

YOUSSEF

Celle qu'on remarque en partant. Celle qu'on ne photographie pas mais qui vous reste collée aux coudes.

CLAIRE (regardant la nappe de travers)

Y a des jours où je ne sais plus pourquoi je reste. Et puis il y a ces soirs. Où l'usure devient trame. Où on est des bouts d'éponge qui tiennent ensemble.

ÉLÉNA

Moi je reste pour entendre vos voix quand vous ne vous entendez pas parler. Pour cette façon que vous avez de ne jamais vraiment manger, mais de nourrir l'air.

LYDIA (désignant les restes)

Regarde-nous. Une pomme blessée, un yaourt bancal, trois rires en attente. Et pourtant... j'ai rarement eu autant la certitude d'être à ma place.

YOUSSEF (d'un ton cérémonieux)

Je déclare officiellement ce moment : le Festin Invisible. Plat unique : fatigue partagée à la sauce survivance. Et comme dessert : un brin de tendresse en miettes.

Claire lève sa tasse vide comme on lève un verre plein.

CLAIRE

À la lueur faible, mais tenace. À ceux qu'on n'entend pas mais qui tiennent le plafond. À nous.

Chacun trinque. Les tasses s'entrechoquent à peine — juste assez pour créer un son.

ÉLÉNA

Je propose qu'on n'oublie jamais cette scène. Même quand les murs changeront. Même quand le sol tremblera.

LYDIA

On fera tatouer la recette :

- 2 silences longs
- 1 souvenir mi-drôle mi-lourd
- 4 bras croisés
- et une blague ratée pour digérer

YOUSSEF

Je peux la rater tout de suite. Pourquoi les soignants mangent-ils toujours froid ?

CLAIRE

Parce qu'ils donnent chaud.

Un silence. Puis un rire. Bref. Vrai.

LYDIA

T'as eu de la chance, elle était pas mauvaise. Note-la, elle.

ÉLÉNA (range doucement les restes)

Faut qu'on y retourne, non ?

CLAIRE

Oui. Mais j'ai moins peur d'y retourner, maintenant.

YOUSSEF (se levant)

Parce qu'on sait qu'on aura encore ça. Un coin de table. Une biscotte. Et nous.

SCÈNE 3

Chambre de Madame Louise. 18h passées. Lumière oblique sur les murs. Le lit est impeccablement refait — comme un drap tiré sur une pensée. Madame Louise est assise dans un fauteuil, les mains posées à plat, comme sur un clavier sans notes.

Claire entre. Elle s'arrête à mi-chemin. Ne veut pas déranger ce qui semble déjà en train de se jouer.

CLAIRE

Je peux ?

MADAME LOUISE

Si c'est pour vous asseoir, oui. Si c'est pour consoler, non. Je n'ai pas perdu mes clés.

Claire sourit. Elle tire la chaise d'en face, doucement, comme si elle risquait de réveiller un souvenir.

CLAIRE

Je viens avec les poches vides. Juste un peu d'écoute. Et un besoin d'air.

MADAME LOUISE

Alors ça ira. On peut faire feu doux avec presque rien. À condition de ne pas mentir à la flamme.

Silence. Elles s'observent. Pas frontalement. Comme on regarde une fenêtre — pour voir le reflet, pas le paysage.

CLAIRE

Je crois que je suis en train de me creuser. Pas de me briser, non. De me vider, un peu plus chaque jour, par des gestes infimes. Comme une tasse qu'on rince trop souvent. À force, il ne reste plus rien du parfum.

MADAME LOUISE

Vous êtes une coupe, Claire. Et vous croyez qu'on vous vide. Mais vous vous penchez, c'est pas pareil. Personne ne boit à la force. On vient vous chercher, sans bruit, parce que vous tenez chaud.

Claire baisse la tête. Un silence épais s'installe. Il flotte comme une couverture laissée sur le lit.

CLAIRE

Vous n'avez pas froid, ici ?

MADAME LOUISE

Un peu. Mais ce n'est pas une question de température. C'est un froid ancien. Un gel de mots pas dits. On a beau chauffer les murs, si les phrases ne circulent pas, le cœur gèle.

CLAIRE

Je pourrais vous en donner, des mots. J'en ai trop. Ils me gonflent l'os.

MADAME LOUISE

Alors dites-les. Mais doucement. J'ai le tympan fragile, et la tendresse lente.

Claire ferme les yeux un instant. Respire.

CLAIRE

J'aimerais m'allonger, parfois, et qu'on me borde — juste pour voir ce que ça fait d'être du côté qu'on soigne. Pas parce que j'ai mal. Mais parce que j'oublie ce que c'est d'être tenue sans raison.

MADAME LOUISE

Vous êtes en train de dire que le soin vous traverse sans vous arroser.

CLAIRE

Oui. Je suis un entonnoir. Ça passe par moi, mais rien ne reste.

MADAME LOUISE

Alors penchez-vous vers moi. Je vais vous souffler une image. Vous êtes cette lampe, là. Tant qu'elle éclaire, elle croit que la lumière vient d'elle. Mais en vérité, elle ne fait que relayer une source qu'elle ignore.

CLAIRE (sourit)

Et vous, vous êtes cette ombre juste derrière. Celle qui me prévient quand je me penche trop.

MADAME LOUISE

Je suis une montre arrêtée. Mais parfois, une montre figée dit l'heure exacte — deux fois par jour.

Claire rit doucement. Puis se lève. Avance d'un pas.

CLAIRE

Je vais devoir continuer. Les autres m'attendent. Mais j'aimerais que vous me disiez... ce que je deviens, à force.

MADAME LOUISE

Vous ? Vous devenez poreuse. Et c'est bien. Les murs trop solides finissent par éclater.

Silence. Claire hésite à sortir.

MADAME LOUISE (plus bas)

Je vous aime bien, vous savez. Pas comme une fille. Comme un murmure bien placé. Celui qui fait résonner sans déranger.

CLAIRE (très bas)

Alors je reviendrai.

MADAME LOUISE

Faites-le avant que je me taise trop. Je n'ai plus beaucoup de voix disponibles. Mais pour vous, je garde un dernier poème, en pièces détachées.

SCÈNE 4

L'unité. Nuit complète. La lumière bleue des veilleuses se mêle à celle des couloirs. Une lenteur presque liquide. L'espace est poreux : tout semble à la fois réel et à demi-rêvé.

Ce n'est pas une scène. C'est un chant partagé par des corps fatigués, des absences visibles, des présences en veille.

CLAIRE (marchant entre deux portes)

Il est vingt-trois heures. Le monde dort ailleurs. Ici, on navigue à l'aveugle. On touche des fronts, on borde des épaules. Et parfois, on effleure une vérité simple : qu'on existe encore un peu.

ÉLÉNA (posant doucement un drap sur une patiente)

Elle dort, la bouche ouverte, les bras en croix. On dirait qu'elle attend quelque chose — ou qu'elle vient de comprendre un secret qu'elle ne pourra jamais redire. Je dépose un coin de tissu comme on ferme un livre qu'on n'a pas fini.

LYDIA (dans le local de soin, seule)

J'ai vidé la bassine. Rempli les piluliers. Mais ce qui déborde, c'est ailleurs. Dans mes yeux. Dans mon dos. Dans ces phrases que je me retiens d'écrire sur les murs blancs. Genre : "Aimer, fatiguée mais nourrit."

YOUSSEF (dans la chambre de M. Léon, endormi)

Il sent la lavande et l'abandon. Quand je redresse son oreiller, il chuchote : "Toi, t'as pas peur de toucher les vieux." Non. Moi, j'ai peur qu'on ne les touche plus.

MME GISELE (à voix basse, dans la pénombre)

J'ai rêvé de mon mari cette nuit. Mais il n'avait plus de bouche. Alors j'ai pleuré pour lui. Et je me suis réveillée sèche.

CLAIRE (assis un instant dans l'escalier du service)

J'ai mal aux jambes. Mais j'ai surtout mal là où le silence fait son nid. Là où je dépose tout ce que je ne dis pas, même ici. Je voudrais crier "je suis là" sans alerter. Juste qu'on m'entende, une fois, sans blouse.

ÉLÉNA (à une résidente muette, lui brossant les cheveux)

Tu ne parles plus. Mais je sens que tu penses. Je t'imagine pleine de romans, de souvenirs couchés dans un grenier intérieur. Je brosse doucement. C'est peut-être ça, le lien.

YOUSSEF (dans le vestiaire, lavant ses mains longtemps)

On croit que ce sont les germes qu'on enlève. Mais c'est autre chose. Un chagrin collant, une journée d'impuissances. On lave ce qu'on ne peut pas dire à table.

LYDIA (au téléphone, message vocal à elle-même)

Rappelle-toi de cette nuit. De la douceur avec laquelle Claire a replié la couverture de Mme Louise. De l'éclat de rire dans le couloir 4. Et de toi, debout. Malgré tout. Tu n'es pas un oubli parmi les autres.

VOIX DE M. RENÉ (très faible)

Je ne sais plus comment on dit "j'ai peur" sans trembler. Alors je dors à moitié. Comme ça, je peux me protéger des rêves.

CLAIRE (regardant une chambre vide)

C'était la chambre 112. Elle est partie hier. Mais je sens encore sa musique dans les draps. Je ne fais pas le lit ce soir. Je le laisse ouvert, comme un ventre. Pour qu'on sache qu'ici, quelqu'un a existé.

ÉLÉNA (dans le couloir, croisant Lydia)

Tu crois qu'on devient transparentes ?

LYDIA

Pas transparentes. Traversées. Et parfois, ce qui reste de nous, c'est ce qu'on a laissé dans le regard des autres.

YOUSSEF (à la machine à café)

La veille est une prière. Pas religieuse. Mais sacrée. On dit rien. On fait. On tient.

TOUS (voix mêlées, superposées, comme un murmure choral)
On borde. On ferme. On vérifie. On tient. On pleure parfois. Pas fort. Juste assez pour que ça ne déborde pas.
On se regarde sans parler. Et c'est là que ça soigne.
On reste. Même quand personne ne nous appelle. On aime. Sans raconter à personne.
On oublie aussi. Mais jamais tout.

CLAIRE (dernière voix, presque hors-champ)

Demain, on recommencera. Sans se promettre que ce sera moins dur. Mais avec cette certitude tremblante : qu'aimer, ici, est un acte discret de résistance.

Rideau lent. La nuit s'étire. Le monde peut dormir.

SCÈNE 5

Salle de pause, puis couloir, puis nulle part et partout. Heure : 6h11.

Le jour entre comme une confidence. Le silence est encore tiède. Personne ne parle trop fort. Mais tout le monde est là. C'est ça, le miracle.

Claire est déjà assise. Seule. Les bras croisés, le regard plein. Elle ne fait rien. Elle est.

CLAIRE (à mi-voix)

Il y a une fatigue qui relève. Une lassitude verticale. Ce matin, je suis ça. Debout au fond.

Entre Éléna, pieds nus dans ses sabots. Elle tient une tulipe en papier.

ÉLÉNA

C'est pas un cadeau. C'est un essai. Je l'ai pliée dans la salle de soins entre deux urgences. Pour voir si la beauté pouvait encore se faire avec des gants.

Claire la regarde. Rit doucement. Éléna pose la tulipe sur la table.

CLAIRE

T'as bien dormi ?

ÉLÉNA

J'ai pas dormi. Mais j'ai rêvé en marchant. J'ai rêvé que nos gestes laissaient des traces invisibles. Et qu'un jour, on entrerait ici, et le sol serait tapissé de nos bontés usées.

Entre Lydia. Elle porte une veste d'extérieur sur sa blouse. Des miettes de croissant sur l'épaule. Elle regarde les deux autres. Fronce le nez.

LYDIA

On dirait une scène de fin de film. Il manque juste la chanson au piano.

CLAIRE

Elle est là. Dedans.

LYDIA (s'asseyant)

J'ai pensé arrêter cette nuit. Vraiment. Une seconde. Et puis j'ai entendu un "merci" dans un couloir vide. Je ne sais pas qui l'a dit.

Mais je crois que c'est ça qui m'a fait tenir.

Entre Youssef. Il danse à peine. Juste assez pour faire grincer son badge.

YOUSSEF

La lumière ce matin... elle a le goût d'un mot pardonné.

Silence. Puis, ensemble, comme s'ils suivaient une partition muette, ils posent leurs tasses. Se lèvent. Lentement.

CLAIRE

Je veux me souvenir de nous. Pas de nos prénoms. Mais de la façon dont nos corps ont tenu l'humanité à hauteur d'homme.

ÉLÉNA

Je veux me souvenir de nos gestes. Même ceux qu'on a ratés. Surtout ceux-là.

LYDIA

Je veux qu'un jour, une photo floue nous montre riant dans cette salle, et qu'on se dise : on avait tout raté — sauf l'essentiel.

YOUSSEF

Moi je veux qu'on continue. Pas comme hier. Comme demain.

Ils rient. Sincèrement. Sans fatigue.

La lumière du matin s'infiltré partout. Quelqu'un, quelque part, ouvre une porte. Une voix au loin appelle : "Claire ?" Elle se retourne. Sourit. Ne répond pas encore.

Elle avance d'un pas. S'arrête. Et dit, très doucement, vers eux — vers nous — vers le monde...

CLAIRE

On y va.

Rideau lent. Lumière grande. Musique intérieure.

NOIR

Ce texte est offert gracieusement à la lecture.

Avant toute exploitation

publique, professionnelle ou amateur,

vous devez obtenir l'autorisation de la SACD : www.sacd.fr

Pour toutes questions, contactez-moi par mail :

frndzeric@gmail.com

ANNEXES

FICHE PERSONNAGES

CLAIRE

Aide-soignante depuis 12 ans. 43 ans. Regard clair, mains fatiguées. Parle peu, mais voit tout.

Elle est le fil tendu de la pièce. Fatiguée sans renoncer, elle soigne sans se dissoudre.

Claire s'use à vouloir rester entière dans un monde qui la grignote.

Chaque jour, elle remet sa blouse comme on entre en prière, sans foi mais avec nécessité.

Elle est le centre discret — celle que rien ne célèbre, mais que tout traverse.

ÉLÉNA

28 ans. Nouvelle dans l'équipe. Formée à l'ergothérapie, mais revenue au soin « pur », sans discours.

Éléna est la peau sensible du récit. Elle arrive encore fraîche, mais pas naïve.

Elle sait écouter sans répondre, parler sans remplir.

Poétique par nature, elle transforme les gestes en liens.

Elle est ce personnage rare : attentif sans démonstration, lumineux sans lumière.

LYDIA

55 ans. Vétérannte du service. Grande gueule tendre, râleuse magnifique.

Lydia est le rire sec de la pièce. Elle a le cœur aux manches, les doigts rapides, la mémoire à fleur de bouche.

Elle connaît tous les prénoms, tous les deuils, toutes les astuces pour gagner trois minutes sans perdre l'humain.

Elle masque l'émotion sous le sarcasme et défend les faibles en riant fort.

C'est une résistante du quotidien, à la loyauté farouche.

YOUSSEF

38 ans. Aide-soignant. Discret, drôle, un peu à côté du monde. Écoute avec le ventre.

Youssef est l'équilibre. Pas celui qui tranche, mais celui qui accueille.

Il pense à voix basse, répare les gestes par l'humour, panse les angles morts.

Il parle peu de lui, mais sa fatigue en dit long.

Il est de ceux qu'on oublie rarement, sans jamais savoir pourquoi.

MADAME LOUISE

87 ans. Résidente. Ancienne professeur de lettres. Pas de visiteurs.
Mémoire acérée.

Elle est la voix intérieure de la pièce.

Fière, droite, ironique. Elle ne quémande rien, mais elle observe tout.

Elle parle peu, mais ses mots coupent et recousent.

Elle voit en Claire un double inversé : une femme encore debout dans un monde qui fait plier.

MADAME SOREL

80 ans. Résidente long séjour. Ancienne modiste. Mère de Lucie.

Elle parle avec des vêtements, des couleurs, des silences brodés.

Sa tendresse est un vêtement mal taillé, ses regrets font des ombres précises.

Elle protège ce qu'elle a raté avec une grâce rageuse.

Sa parole est une dentelle tendue entre fierté et pardon.

LUCIE

45 ans. Fille de Madame Sorel. Venue de loin. Venue tard.

Lucie est un passage. Elle n'habite pas les lieux, mais elle y dépose un poids.

Son rapport à sa mère est tissé d'ellipses, de trous, de phrases jamais dites.

Elle marche comme on revient trop tard.

Sa présence déchire doucement la scène, puis disparaît sans fracas.

RÉSIDENTS (polyphoniques)

Non nommés pour la plupart, ils traversent la pièce comme autant de voix, de visages, de soupirs.

Ils sont là, présents, absents, lucides, éteints, drôles, terribles.

Ils sont la matière même du soin, le cœur fragile autour duquel tout s'organise.

Jamais décoratifs, ils parlent peu, mais ils disent tout — par un geste, une phrase, une absence.

Analyse littéraire

Introduction

Dans un espace scénique feutré, traversé de silences, de rituels et de gestes répétés, « Les heures tendres » se déploient comme une fresque polyphonique consacrée à la vie ordinaire d'un établissement médico-social. Loin de tout pathos ou héroïsation, l'œuvre donne à entendre la parole fragile et digne de celles et ceux qui veillent : les soignants, les résidents, les absents. Dans une langue poétique mais concrète, pleine de tendresse rugueuse et d'humour discret, l'auteur met en scène une communauté humaine habitant l'épuisement sans renoncer à l'attention.

À travers un tissage de monologues, de dialogues tremblés et de scènes chorales, la pièce interroge la manière dont l'art dramatique peut représenter l'invisible : l'éthique du soin, la fatigue persistante, la joie ténue, l'effacement assumé. Loin d'un théâtre à message, il s'agit ici d'un théâtre du maintien, qui ne cherche pas à résoudre, mais à tenir debout la parole abîmée, sans l'assécher.

On s'interrogera donc sur la manière dont cette œuvre dramatique construit une poétique de l'usure, en articulant fragilité du quotidien, beauté de la langue et résistance intime.

I. Un théâtre ancré dans la matérialité du soin

Dès les premières scènes, la pièce s'inscrit dans une esthétique du concret : la blouse, la tasse, la couette, la lampe qui vacille deviennent des objets dramaturgiques à part entière, supports d'une parole discrète mais persistante. À travers les figures de Claire, Lydia, Éléna ou Youssef, le soin est d'abord un geste : plier, laver, porter, tenir, autant d'actes récurrents qui structurent l'espace et le temps. Ce sont ces micro-gestes qui deviennent théâtre.

La temporalité même épouse les rythmes de l'institution : l'alternance jour/nuit, les pauses, les transmissions, les chambres qui s'ouvrent et se referment. Le drame se déploie non par ruptures ou conflits frontaux, mais par des décalages ténus, des silences habités, des regards partagés. C'est un théâtre de la lenteur et de l'écoute, où l'essentiel ne se crie pas mais se dépose.

La dramaturgie refuse tout spectaculaire : la disparition d'un résident est volontairement évitée, les coups de théâtre sont internes. Il s'agit moins de raconter que de laisser advenir une éthique de la présence, rendue visible par la scène.

II. Une langue poétique au service d'une humanité fragile

L'un des traits les plus saillants de la pièce est la qualité de son écriture dramatique, qui mêle une poésie du détail à une langue directe, rythmée, musicale. Chaque monologue est construit comme un poème narratif, chaque réplique semble pesée, presque ourlée.

La métaphore y est omniprésente — non comme ornement, mais comme outil de dévoilement : dormir "debout en blouse", tenir "comme une ficelle trop tendue", ressentir le soin comme un "entonnoir"... Le quotidien est ainsi réenchânté non pour le fuir, mais pour en faire apparaître la densité existentielle.

Le registre se veut humble mais élevé, souvent traversé d'humour — non pour divertir, mais pour désamorcer le désespoir latent. La fatigue devient un matériau poétique, la tendresse une forme de syntaxe. On pourrait dire que la langue joue ici le rôle d'un soin parallèle, venant consoler ce que les protocoles ne prennent pas en charge.

III. Une dramaturgie chorale du commun et du "tenir"

La structure de la pièce épouse une forme chorale souple : à l'unité temporelle floue (une journée, une semaine ?) répond une multiplicité de voix, de scènes, de tonalités. Le "nous" affleure sans s'annoncer, dans les scènes polyphoniques ("Chambres ouvertes", "Ceux qui restent"), où l'anonymat devient condition d'un dire collectif.

Tous les personnages partagent un lien : l'acte de tenir, dans tous les sens du terme. Tenir un bras, tenir debout, tenir bon. Cette répétition structurelle et lexicale devient le motif central de la pièce. À travers lui, se dessine une forme de résistance discrète — ni revendicative, ni sacrificielle, mais profondément humaine.

Le théâtre devient dès lors un lieu de reconnaissance mutuelle, dans un monde qui, souvent, invisibilise ces corps et ces voix. Par sa forme même, la pièce crée un espace de présence pleine, sans performance, où la simple attention à l'autre fait théâtre.

Conclusion

Œuvre chorale d'une grande justesse, *Ceux qui restent* s'inscrit dans une dramaturgie contemporaine de la fragilité assumée, où le soin devient poétique et la poésie, politique. En refusant l'héroïsation comme le misérabilisme, la pièce construit une voix singulière : celle d'un théâtre du lien, habité par des figures

discrètes mais résistantes, dont les gestes simples deviennent des actes de langage.

À une époque où la parole publique peine à reconnaître la valeur du soin invisible, cette œuvre invite à écouter — non pour comprendre, mais pour tenir ensemble un silence partagé, tremblant, exact.

Elle est un appel à regarder autrement — et, peut-être, à vivre autrement.

DOSSIER PÉDAGOGIQUE

I. Présentation de l'œuvre

Genre : Théâtre contemporain

Forme : Fresque chorale dramatique à tonalité poétique

Personnages principaux : Claire, Éléna, Youssef, Lydia, Madame Louise, plusieurs résidents

Lieu : Unité de soin, établissement médico-social

Durée indicative : environ 1h45

Structure : 4 actes – 14 scènes (alternance de scènes dialoguées, de monologues intérieurs et de séquences collectives)

Langue : Prose dramatique à fort potentiel poétique et polyphonique

Période : contemporaine, hors temps daté

II. Grands axes de lecture

1. Écrire le soin : une dramaturgie de l'attention

- Le texte interroge la représentation théâtrale du soin : gestes, temps suspendus, épuisement invisible.
- Il donne voix à ceux qui "tiennent" : aides-soignants, agents de service, résidents eux-mêmes.
- Loin du spectaculaire, la dramaturgie repose sur des micro-événements quotidiens (un drap qu'on replie, un repas partagé, un mot échangé à mi-voix).
- À explorer en classe : quelles ressources le théâtre contemporain offre-t-il pour représenter des réalités ordinaires avec force poétique ?

2. La fatigue comme matière poétique et politique

- La fatigue n'est pas ici un simple état mais un phénomène existentiel et collectif.
- Les personnages expriment une fatigue du corps, de l'âme, du système – mais ne s'y dissolvent pas.
- Le texte interroge le dépassement de soi, la frontière entre soin et oubli de soi.
- Prolongement philosophique possible : lecture croisée avec Cynthia Fleury (Le soin est un humanisme) ou Frédéric Worms (Le moment du soin).

3. Le chœur discret des invisibles

- Par sa forme chorale, la pièce donne une valeur dramaturgique aux fragments, aux voix basses, aux scènes de pause.
- L'usage du "nous" n'est jamais imposé mais se tisse dans les silences et la reconnaissance mutuelle.
- Les résidents ne sont pas décoratifs : ils portent une sagesse, une lucidité tendre, parfois rugueuse.
- Pistes de travail : réaliser une carte vocale des scènes, reconstituer le tissage polyphonique.

4. La langue comme acte de soin

- Chaque personnage développe une relation intime à la parole : Claire dit peu mais avec justesse, Lydia explose en ironie tendre, Éléna tisse les métaphores.
- La langue poétique n'est pas une échappée mais une manière de nommer ce qui n'a pas encore été dit.
- Le texte oscille entre humour sec, tendresse organique et lucidité nue.
- Travaux d'atelier possibles : prolonger une scène par un monologue, écrire une "pause" de personnage, réécrire la scène finale sous forme de poème.

III. Objectifs pédagogiques (secondaire – supérieur – atelier)

- Comprendre les enjeux contemporains de la représentation du soin, du vieillissement et du lien.
- Analyser les formes poétiques contemporaines hors versification classique.
- Travailler la notion de dramaturgie du fragment, de polyphonie scénique.
- Expérimenter l'adaptation scénique d'un texte non linéaire.
- Engager une réflexion éthique à travers le théâtre.

IV. Activités proposées

1. Lecture polyphonique d'extraits

- Répartir une scène chorale entre élèves/stagiaires
- Varier les rythmes, les silences, les voix
- Travailler les "intervalles de sens" entre les répliques

2. Carnet de veille

- Demander aux participants d'imaginer un carnet tenu par un personnage (Claire, Lydia, un résident...)
- Noter chaque jour une phrase, un geste, une pensée non dite
- En partager des extraits en fin de module

3. Atelier de dramaturgie sensible

- Mise en scène d'une chambre vide
- Écriture dramatique à partir d'un objet abandonné (une blouse, une photo, une canne)
- Travailler l'absence comme présence théâtrale

4. Débat mouvant

Sujet : "Prendre soin est un acte politique."

Inviter les participants à se positionner, puis faire évoluer les prises de parole selon les extraits de la pièce lus.

V. Prolongements artistiques et culturels

- Littérature : Annie Ernaux (Je ne suis pas sortie de ma nuit), Christian Bobin (Ressusciter), Virginie Linhart (Le jour où mon père s'est tu)
- Théâtre : Pauline Bureau (Dormir cent ans), Joël Pommerat (La Réunification des deux Corées), Magali Mougel (Elle pas princesse, lui pas héros)
- Cinéma : De chaque instant (Nicolas Philibert), Patients (Grand Corps Malade), La Nuit venue (Frédéric Farrucci)
- Philosophie : Cynthia Fleury, Claire Marin, Emmanuel Fraise

DOSSIER DE MISE EN SCÈNE

Texte : Les heures tendres

Dramaturgie du soin, des liens invisibles, de la fatigue humaine et de la tendresse en acte.

1. MOT D'INTENTION SCÉNIQUE

Mettre en scène Ceux qui restent, c'est faire entendre ce qui murmure, ce qui veille, ce qui plie sans rompre. C'est offrir au public un espace de lenteur, d'écoute, de suspension, dans un monde où la vitesse et le bruit saturent tout.

L'enjeu n'est pas la représentation du soin, au sens d'un sujet à traiter, mais sa traversée poétique : restituer au plateau la vibration d'un drap lissé, l'usure noble d'un couloir, la grâce d'un regard posé au bon endroit.

La scène devient ici un lieu de maintien, non de démonstration. On ne "joue" pas les soignants ou les résidents — on épouse leur rythme, leur manière d'être au monde, leur manière de "rester".

2. ESPACE SCÉNIQUE

Nous privilégierons une scénographie mobile, poreuse, fluide, où les espaces intimes (chambre, salle de pause, local de soins) émergent par fragments. Peu ou pas de réalisme. L'univers visuel repose sur trois axes :

- Le blanc usé : blouses, murs, draps — jamais immaculés, toujours patinés.
- La transparence partielle : voilages, cloisons mobiles, qui laissent deviner sans révéler.

- Les seuils : seuil de chambre, seuil de jour, seuil de fatigue. L'espace est fait de passages.

Les transitions se feront à vue. La lumière est un acteur : elle éclaire, mais aussi voile, fragmente, suggère.

3. LANGUE ET INTERPRÉTATION

La langue de la pièce est à la fois simple et précieuse. Le jeu devra donc être retenu, rigoureux, habité, sans lyrisme forcé. Il faudra éviter le pathétique, tout en assumant l'émotion contenue.

Chaque personnage parle comme on respire — parfois entre les mots, parfois en silence. Le rythme intérieur de chacun devra être respecté :

- Claire avance en ligne brisée.
- Lydia crache ses vérités comme on lance des clés.
- Éléna déroule une musique intérieure.
- Youssef pense avec les mains.

Le travail vocal s'attachera à la musique des silences, aux inflexions, aux reprises.

La polyphonie devra être fine : pas d'unisson, mais des voix qui s'effleurent, se reprennent, se frôlent.

4. TEMPS ET RYTHME

La pièce épouse un temps circulaire : une journée, peut-être une semaine, mais vécue comme un seul flux. Les actes ne "coupent" pas : ils ouvrent des espaces.

Les scènes chorales (festin invisible, chambres ouvertes, élégie collective) seront travaillées comme des partitions : alternance de timbres, de vitesses, de densités.

Les silences sont des respirations partagées. Le rythme global devra ralentir la perception, inviter à une écoute large.

5. SON & MUSIQUE

La musique ne sera pas illustrative. Elle surgira de l'intérieur du plateau :

- un bourdonnement néon,
- une radio dans une chambre,
- un motif récurrent aux percussions douces,
- une composition vocale collective discrète.

La présence sonore construira l'espace mental du soin : répétitif mais fragile, fonctionnel mais mystérieux.

6. COSTUMES ET OBJETS

Costumes : Blouses fatiguées, pantalons souples, chaussures médicales. Rien de spectaculaire. Mais chaque tenue racontera une histoire de corps — une poche rajoutée, une couture relâchée. Pour les résidents : tenues neutres, chaussons, couvertures. Ce n'est pas la maladie qui les définit, mais la manière dont ils habitent leur présence.

Objets : Peu. Mais chacun porteur de mémoire : une tasse, une brosse, une boîte de sardines, un chariot. Ils apparaîtront puis disparaîtront. Ils marquent le temps sans l'encombrer.

7. PUBLIC & RÉCEPTION

La pièce s'adresse à tous : professionnels du soin, proches, spectateurs curieux du théâtre d'aujourd'hui. Elle ne demande pas un "savoir", mais une disponibilité au sensible, à l'infra-ordinaire.

Elle peut être jouée en théâtre, en centre culturel, mais aussi (dans version adaptée) in situ, en maison de retraite, en hôpital, en foyer.

Elle peut également donner lieu à un débat sensible post-représentation, ou être accompagnée d'un dispositif artistique en amont (ateliers d'écriture, recueil de témoignages...).

8. ÉQUIPE ARTISTIQUE ENVISAGÉE

- Mise en scène : ancrée dans le sensible, la lenteur, la justesse.
- Scénographie : minimaliste, modulaire, sensorielle.
- Composition sonore : en dialogue avec les voix, non séparée.
- Interprétation : complicité d'ensemble, corps présents même au repos.